

Brèves littéraires

Brèves

Illusion

Carole Leroy

Number 62, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5221ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroy, C. (2002). Illusion. *Brèves littéraires*, (62), 46–51.

CAROLE LEROY

Illusion

La route a parfois de ces caprices. Elle nous maintenait prisonnières de sa matière depuis quelques heures déjà telle une interminable langue de glu, un peu à la manière de ces tortillons brunâtres et dégoûtants qui pendent dans les fermes et demeures rurales, piège cruel pour les insectes volants et autres arachnides. Elle serpentait sans fin. Seule, la longeant d'un côté, la forêt boréale plus épaisse et plus dense encore que dans la journée et de l'autre, le Saint-Laurent, invisible depuis la tombée du soir. Les profils squelettiques des épinettes noires déchiraient, incertains, les ténèbres, éclairés du seul faisceau blafard et rasant de nos phares et contribuaient, par leur aspect spectral, à notre engluement. Nous avalions l'asphalte à grande vitesse pour nous extraire de son emprise ou tout au moins arriver. Peu importait où, mais arriver. S'arrêter enfin en un lieu qui nous aurait délivrées de notre soumission... Mais rien... Rien ne venait contrarier l'avancée de cette randonnée solitaire. Pas une âme qui vive. Depuis des kilomètres et sur encore des kilomètres à la ronde. Pas même un cadavre de porc-épic, de mouffette, de marmotte ou encore de raton laveur, indices macabres d'une réalité habitée. Une voie sans fin, sans vie, sans arrêt, comme un immense corridor infernal. Elle se terminait pourtant cette route. À Natashquan. Nous en avions beaucoup entendu parler. Il y aurait même, d'après les on-dit,

un panneau signalant : « Fin de la route ». Certains se seraient fait photographier à son côté, comme auprès d'un trophée. Une variété contemporaine de corne de rhinocéros, de défense d'éléphant, de dent de narval, de chasse en quelque sorte, moins cruelle, moins destructrice, mais chasse tout de même, comme si chacun éprouvait le besoin de s'approprier une nouvelle forme de victime pour assouvir ses instincts prédateurs dégénérés.

Fin de la route, comme « fin du monde », car derrière cette pancarte, quelle évidence, plus rien n'existait, le néant : on s'arrêtait face à un à-pic vertigineux tombant à l'infini, ainsi que se l'imaginaient nos ancêtres avant Galilée. Mon esprit s'assombrissait par osmose à notre environnement rien moins qu'hospitalier et je maugréais doucement à ces sombres pensées. J'essayais bien de me raisonner mais rien n'y faisait. Mon visage s'allongeait au rythme de notre équipée et si je n'y prenais garde, bientôt les coins de ma bouche entreraient en collision avec mes cuisses.

« Une lumière ! »

Ce cri que poussa Marjo me fit sursauter, mais eut au moins l'effet bénéfique de me soustraire à mon affaissement.

« Où ça... où ? »

— Là juste devant, droit devant, regarde bien, elle disparaît et réapparaît un peu comme les signaux lumineux d'un ver luisant. Tu la vois ? Là... maintenant !!!

— Oui ça y est, je la vois. Enfin ! Nous allons nous reposer un peu.

— Oui, il était temps... Regarde la lumière s'il te plaît, ne la perds pas de vue. On ne sait jamais...

— Grrr, les Xfiles sont de retour...

— Tu es parfaitement dans l'ambiance. On pourrait tourner un film de S.F. dans des décors pareils. Je me demande pourquoi personne n'y a encore songé... Voilà, on arrive. »

Effectivement, devant nous la lumière grossissait et son clignotement nous attirait, telle une phalène sur un réverbère. Nous stoppâmes presque devant elle. Il fallut quelques secondes à nos yeux pour s'habituer à cet éblouissement inopiné et discerner l'ombre qui tenait la lampe ; nous pûmes petit à petit distinguer notre sauveur. Drôle de bonhomme. Habillé comme un marin, portant caban malgré la chaleur, casquette plate de lainage à visière et, en y regardant de plus près, son fanal se révéla être une lampe-tempête.

« Bonjour Monsieur, nous sommes un peu perdues... »

Il n'attendit même pas la fin de la phrase ; se retournant il s'en fut sur le chemin qu'éclairait à peine sa lanterne et d'un geste lent nous fit signe de l'accompagner. Nous nous consultâmes du regard un bref instant puis sans autre convention, nous le suivîmes, soulagées malgré tout de cette rencontre salvatrice. Et bien nous en prit. Nous passâmes une soirée fort agréable et une nuit non moins plaisante, sinon reposante. Nous ne pûmes dormir avant fort tard dans la nuit tellement grandes étaient notre stupéfaction et notre agitation devant cet hôte hors du commun.

Le lendemain matin, très tôt, sur la table nous

attendaient du café noir très fort, des poissons de toutes sortes, fumés, salés, en saumure, une énorme motte de beurre salé recouverte de sa mousseline protectrice, et une miche de pain. Au sortir du sommeil, cette table inhabituelle et odorante provoqua chez nous un mouvement de recul, mais la faim fut la plus forte et nous mangeâmes avec appétit. Après ce petit déjeuner copieux et force remerciements, nous reprîmes le sentier pour retrouver notre voiture. Nous découvrions, en nous moquant gentiment de nous-mêmes et de nos frayeurs de la veille, cette nature insolite qui nous entourait et qui, au jour, n'avait plus rien de menaçant. Nous nous retournâmes fréquemment pour observer de loin en loin cette maison qui nous avait abritées. Maison qui se révéla être un phare imposant blanc et rouge, tour conique tronquée chapeautée d'une lanterne tournante que seule l'obscurité nous avait dissimulé. Perché au bord d'un escarpement rocheux, on ne pouvait l'apercevoir de la route.

« Drôle de nuit, tu ne trouves pas ?

— Plutôt oui... Mais au moins nous avons dormi dans un lit, au chaud, et nous avons l'estomac plein !

— Je reconnais bien là ton esprit pragmatique. Mais dis-moi, n'as-tu pas trouvé tout cela bizarre ?

— Quoi tout cela ?

— Eh bien cet homme, par exemple. Il nous héberge, nous nourrit, tout cela sans une parole de trop... plutôt en moins. Et as-tu remarqué aussi sa tenue et son intérieur, un peu comme si nous avions été transportées à une autre époque ?

— Tu as trop d'imagination... Tu exagères...

— Mais non... il ne semblait pas y avoir d'électricité... que des lampes à huile qui empestaient, pas de poste de radio, de système de son ou de télévision, pas de téléphone, et puis apparemment pas de chauffage en dehors des cheminées, et le poêle à bois et puis...

— Arrête... Nous avons passé un bon moment et si ce monsieur refuse les progrès de notre époque et se sent mieux dans une demeure archaïque, c'est son droit.

— Tu as parfaitement raison, n'empêche que tu ne m'ôteras pas de l'idée qu'il était bien étrange malgré son hospitalité et que ce lieu semblait imperméable à la fuite du temps. »

Nous étions à une heure à peine de notre destination. Cela nous fit rire et c'est avec un immense soulagement que nous nous installâmes dans la roulotte que nous avions louée de Montréal, face à la mer, dans ce petit village de Longue-Pointe-de-Mingan dont le seul attrait en était la Station de recherche sur les cétacés. C'était d'ailleurs le but de notre expédition. Partir en mer avec les biologistes de la Station pour approcher les mythiques baleines dans les conditions maximales de prudence et d'attention pour elles. L'excitation pointait. À peine avions-nous défait nos bagages que nous y allâmes à pied, la sachant proche. Nous visitâmes le musée des cétacés, première et nécessaire approche avant notre balade en mer et avant de continuer notre visite je m'arrêtai pour bavarder un moment avec un des employés de la Station. Marjo était déjà entrée dans la salle

d'exposition suivante réservée au monde marin en général. Je l'y rejoignis quelques minutes plus tard et la trouvai en arrêt, figée devant une vitrine. Elle était absolument fascinée par une des photographies qui s'y trouvait et ne se rendit compte de ma présence qu'à mon geste sur son épaule...

« Regarde-moi ça, c'est incroyable cette photo... tu ne trouves pas que cet homme est le portrait craché de notre hôte de cette nuit ? Si ce n'était une photo du siècle dernier, j'aurais pu jurer que c'était notre homme. Et en plus, lis ça, il était gardien de phare... le Premier gardien de phare. Ce doit être quelqu'un de sa famille... ajouta-t-elle après quelques secondes de réflexion.

— Non... je ne vois pas, peut-être une vague ressemblance... la moustache, la casquette sans doute... mais non... pas vraiment... »

Et je la plantai là, coupant court à une discussion que je ne tenais absolument pas à entamer. Ce qu'elle ne savait pas, et n'a jamais su jusqu'à présent, c'est ce que l'employé de Parcs Canada m'avait révélé : il n'existait sur la côte entre Pointe-des-Monts et Longue-Pointe-de-Mingan aucun phare d'aucune sorte, encore moins un phare en activité.